

DISPARITION D'UN CHIEN

CATHERINE LÉPRONT

DISPARITION D'UN CHIEN

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-098050-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Première partie

1. Studio A4 droite

Un bruit de pétarade dans la cour de l'immeuble avertissait Olga Leeuwenhoek de l'arrivée de la femme à la vespa, qui garait sa machine quatre étages plus bas, à l'aplomb de la fenêtre du bureau de la vieille dame. Il était alors entre 18 h 30 et 18 h 45, au moment où Olga éteignait son ordinateur (autrefois recouvrait sa machine à écrire mécanique de sa housse en caoutchouc) ou rebouchait son stylo, refermait son cahier de notes, rangeait ses fiches. Elle faisait tout cela et à cette heure-là déjà bien avant l'arrivée de la jeune femme sente de Zanzibar, mais la coïncidence était devenue telle depuis quatre ou cinq ans que la Leeuwenhoek avait fini par se demander si ce n'était pas le bruit du moteur qui interrompait son travail ou, à l'inverse, elle qui provoquait le retour de la vespa en commençant de ranger son bureau.

Tous les jours. Sauf les jours de pluie.

Et maintenant, le silence.

Vers 18 h 30, Olga ouvrait grande la porte-fenêtre quelle que fût la température, et il lui arrivait de s'accouder au balcon. C'est pourquoi elle a non seulement entendu la pétarade de la vespa, mais aussi bel et bien vu la vespa elle-même, noire, un liseré rouge surlignant le coffre à bagages, noir lui aussi, telle une bosse de chameau sur laquelle on aurait jeté, ton sur ton,

une natte tissée dans le poil du même animal, mais galonnée de rouge. Et elle est souvent restée à observer l'immuable rituel auquel se livrait la femme après avoir arrêté le moteur et être descendue de son engin comme une amazone de son cheval.

Silence du moteur, la femme était maintenant debout, elle ôtait son casque et le posait d'abord sur le siège de la vespa, la Leeuwenhoek lui voyait le crâne, cheveux assez abondants d'un châtain probablement artificiellement soutenu, henné brun, balayage de coiffeur ou Dieu sait quoi, Olga n'y connaît pas grand-chose en matière de falsification capillaire, toujours est-il que la chevelure ne ramassait pas tout à fait naturellement la lumière, sinon ses reflets ne lui auraient pas évoqué le magasin de M. Jade, d'un côté droguerie, de l'autre fournitures pour les peintres.

Olga accompagnait son oncle Julius au magasin fréquenté par une double clientèle, artistes ou peintres du dimanche, et bricoleurs ou ménagères dont certains étaient de véritables obsessionnels, et M. Jade allait des uns aux autres, des châssis, toiles, tubes, pigments et couteaux, brosses et pinceaux aux produits pour les sols et les cuivres, détachants et abominables rouleaux de toile adhésive imitation cuir, ou liège, ou bois, et il s'attachait à satisfaire besoins et caprices de tous et à dispenser ses conseils, avec une souplesse d'esprit, une compétence et une équanimité qu'Olga prétend n'avoir par la suite observées chez aucun autre.

À quoi j'ajouterai un sens psychologique, un flair de profiler tel qu'il vous aurait été ici d'une aide précieuse, à vous comme à vos amis de la police et de la presse, mais ne rêvons pas, M. Jade est mort, l'oncle Julius est mort, la boutique a fermé et depuis a déjà subi moult métamorphoses, lingerie féminine, décoration d'intérieur, j'en passe, me dit-elle maintenant.

Toute à sa passion pour l'affaire, la vieille dame a sans doute oublié la raison de ma visite.

Les reflets sur la tête de la femme à la vespa ne l'auraient pas à ce point envahie de nostalgie s'ils avaient été naturels, le détail n'est pas négligeable, aussi la Leeuwenhoek y insiste-t-elle avec gourmandise. Et si la police scientifique retrouvait sur le vêtement d'un suspect trace d'une telle substance, végétale ou chimique, capable d'animer une chevelure châtain terne de vives nuances mordorées ?

Hein ? Qu'en pensez-vous ? me demande-t-elle.

Comme si, moi aussi, je menais l'enquête sur cet assassinat.

Debout à côté de sa machine et tête nue, la femme à la vespa était d'ordinaire toute vêtue de noir, avec un sac à dos noir lui aussi, et la voilà maintenant qui se penchait sur un autre sac à dos mais qu'elle portait sur le ventre, celui-ci était rouge, il lui faisait une large tache vermillon sur le thorax. Il en dépassait la tête d'un chien.

Il en dépassait la tête d'un chien de manière soudain si évidente que semblait rétrospectivement mystérieuse la raison pour laquelle, la première fois qu'elle avait vu la femme, et alors que cette tête n'était ni rouge ni noire mais d'un blanc de phtisique et se détachait donc nettement au-dessus du sac sur le fond du blouson, Olga Leeuwenhoek ne l'avait pas remarquée en même temps que les autres éléments du tableau. C'est à croire qu'une image n'est immédiatement lisible dans tous ses détails qu'à la condition que chacun d'eux offre à la description qui en sera faite toutes chances d'être elle aussi érigée au rang d'un art, de déployer ses propres richesses, style, rhétorique, trouvailles sémantiques. Or, la tête de chien hors du sac à dos ventral rouge produisait le même effet, inaccessible à la description, que *Le Chien* de Goya ou *L'Asperge* de Manet. Une fois qu'on a dit Il y a une tête de chien, il y a une asperge, on reste sans voix.

Face à la stupéfiante incongruité ou à l'ascétique sobriété du motif visuel, ou à l'extrême épuration du trait, j'avoue ma défaite, ajoute la vieille dame. Moi qui suis une bavarde impénitente, mon vice est alors rudement sanctionné. Elle émet soudain un rire plein de fraîcheur, et de minuscules rides se répartissent de ses pommettes à ses tempes, telles des felles sur une vitre, disposées en étoile autour du point d'impact d'un caillou.

La femme à la vespa accrochait la laisse au collier, passait la dragonne à son poignet, et ensuite seulement tirait sur la fermeture Éclair, sortait l'animal du sac et le posait à terre. L'attelage ne se mettait pas en branle immédiatement : la femme avait encore à faire divers menus gestes, toujours dans le même ordre, il s'agissait bel et bien d'un rituel – qu'Olga appelle le rituel du chien, des sacs et de la vespa. Le sac vidé du chien, elle ne le gardait pas sur le ventre, mais l'ôtait, semblait vérifier que l'animal n'y avait pas laissé quelque élément de son anatomie, et elle le gardait à la main. Puis elle se libérait du sac à dos dorsal, noir, y glissait la clé de contact, en sortait un trousseau de clés, se saisissait du casque, le rangeait dans le coffre à bagages qu'elle verrouillait, remettait le sac à dos noir en bonne place en gardant le trousseau en main – ce qui avait amené la Leeuwenhoek à penser que la clé du coffre surligné de rouge était sur ce trousseau, avec celles de l'appartement. Enfin elle passait à son épaule droite, en bandoulière, le sac à dos ventral rouge. Et elle défaisait sa queue-de-cheval. Et elle secouait la tête. Ses cheveux se déployaient librement jusque sous ses omoplates.

Tout le temps de ces opérations – effectuées sans hâte, sans grâce particulière, les gestes n'étaient pas non plus véritablement mécaniques, ils se succédaient plutôt de manière réfléchie, séparés les uns des autres par un imperceptible temps de latence, comme si elle consultait une liste de choses à faire et, une fois le

geste accompli, le rayait sur la liste, par exemple, ~~elé vespa poche gauche sac noir~~ –, tout ce temps-là, infini, l'animal avait tirailé trois ou quatre fois sur la laisse pour manifester son impatience, sans grande force cependant, avec un instinct émoussé.

Il faut dire que la bête était frêle, à peine une bête en vérité, venons-en au chien, me dit Olga Leeuwenhoek. Parlons plutôt d'une sorte de chien.

Le mot espèce forcerait à spéculer trop longuement et sans espoir d'obtenir de réponse exacte sur toute une succession de manipulations effectuées sur une première souche de caniches – qui, semble-t-il, sont déjà le résultat de croisements hasardeux et, même, assez fâcheux –, jusqu'à la mise au point d'une souche dégénérée, naine, dont on aurait ensuite pallié la débilité par divers artifices intéressant la forme des pattes, grêles, légèrement courbes, comme les pieds d'une chaise parodie de style Louis XV signée par un designer. Mais c'est surtout le pelage qui semblait synthétique, mi-nylon mi-viscose, et d'une couleur blafarde malade, et le chien dans son ensemble paraissait d'une fragilité de cristal.

Maintenant, l'animal avait été posé, avec la délicatesse requise, et la femme à la vespa rayait sur sa liste ~~pose du chien à terre~~. Par trois ou quatre fois, donc, la sorte de chien avait tiré sans conviction sur sa laisse, mais, ce faisant et entre ces tentatives, l'essentiel de son activité consistait à trembler, membres et tête, tandis que le corps était parcouru de véritables ondes de terreur.

Olga Leeuwenhoek a souvent pensé que, si la femme à la vespa avait été sauvagement assassinée sous les yeux du chien et gisait là dans une mare de sang, le chien se serait comporté de la même manière, il aurait pareillement tremblé et sans espoir tiré sur sa laisse, et Olga elle-même aurait été stupéfaite que

pareil animal, aussi expérimental, improbable mélange de chaise miniature design, de poupée starlette et de caniche amputé de quelques gènes, fût le siège de manifestations naturelles de l'horreur et de la peur, et presque humaines du chagrin.

Et cette pensée l'avait amusée, elle avait alors quelque chose d'incongru, comme la tête du chien chlorotique dépassant du sac à dos ventral rouge. Olga ne pouvait pas imaginer la chose possible, et moins encore qu'elle arriverait effectivement – quoique d'une façon différente, sans effusion de sang.

Cela pour vous mettre en garde, me dit soudain Olga, un index dressé, de nouveau comme si j'étais commissaire ou inspecteur de police, ou journaliste, ou reporter comme mon cousin Juan Manuel Estrémadure à qui elle avait infligé son bavardage jusqu'à la fin du mois précédent. Au cas où un témoin aurait vu le chien et vous aurait parlé, ou viendrait à le faire, de ses réactions, et en tirerait la conclusion hâtive qu'il a assisté au meurtre. Pas sûr. Il était comme ça avant. C'était déjà moins un chien qu'une sorte de chien. Catégorie trembleur.

Enfin femme et chien se mettaient en branle, elle marchant, lui trottant tremblotant. Ces derniers temps, à la réflexion, la femme avait ajouté quelque chose à son rituel : après une vingtaine de pas, elle s'immobilisait et refaisait sa queue-de-cheval. Pourquoi chaque fois à cet endroit-là, entre les ateliers 2 et 3 ? Mystère. Et en route pour la porte D.

L'immeuble de la cour, en face, vous voyez ?

*

Olga se demande pourquoi, ces derniers temps, la jeune femme se recoiffait après avoir défait sa chevelure, ou pour qui, si c'était pour celle qui habitait avec elle, encore que ce soit peu

probable, il s'agissait d'une colocataire, paraît-il, une étudiante irlandaise, qui n'était là que depuis la rentrée de septembre. Or la morte avait commencé avant.

Il arrive à la vieille Olga de ne pas venir à son bureau pendant toute une semaine, parfois deux. Il tombe sous le sens que, les fins d'après-midi où elle en était absente, elle n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait quatre étages plus bas. Toutefois elle avait déclaré à mon cousin Estrémadure, et, avant lui, au commissaire Seignolles ou à un de ses inspecteurs, et elle le maintient avec moi alors même que cette histoire m'indiffère, que les seuls jours où elle n'a pas entendu le bruit de la vespa ni vu sa propriétaire pénétrer dans l'immeuble d'en face par la porte D étaient des jours de pluie quasi ininterrompue. Et pas seulement ceux-là : la journée pouvait avoir commencé sous les meilleurs auspices ou s'être achevée sous un ciel clément, mais, si un épisode pluvieux avait été annoncé pour l'heure du départ de la femme ou pour celle de son retour, quand Olga arrivait vers 13 heures à son bureau, elle trouvait la vespa noire à sa place. C'est même sa présence sous sa fenêtre qui lui rappelait qu'il avait plu le matin ou l'avertissait qu'il tomberait des hallebardes en fin d'après-midi. Elle en avait conclu non seulement que la femme à la vespa avait une vie régulière et accomplissait dans un ordre immuable toute une série de gestes, casque, clés, sacs à dos, pose du chien, queue-de-cheval, mais qu'elle était également assez prudente pour s'informer, probablement chaque soir, des humeurs dont le ciel serait la proie le lendemain aux heures où elle chevaucherait sa machine avec son chien dans son sac à dos ventral rouge. Ainsi, sauf les rares fois où la femme à la vespa avait été surprise par une giboulée ou par un orage que, dans l'état actuel de leurs connaissances, les météorologues nationaux n'avaient pas prévus, Olga ne l'avait jamais vue trempée comme une soupe.

Heure fixe, liste de gestes quasi conjuratoires, prudence météorologique. Olga avait surnommé la femme la Précautionneuse.

*

Le dimanche 28 mai 2006, jour de la découverte du corps (et de la fête des mères, me dit Olga), la vespa était dans la cour depuis le vendredi soir 18 h 30. Si la femme ne l'avait pas prise le samedi matin, c'est qu'elle n'était déjà plus en mesure de le faire : il faisait froid, presque tout le mois de mai avait été exceptionnellement froid, le temps était couvert, mais il n'avait pas plu ce jour-là. Elle était donc chez elle, le meurtre avait eu lieu entre 18 h 35 le vendredi et 7 ou 8 heures du matin le samedi.

La vieille dame avait vérifié qu'aucun épisode orageux n'avait été annoncé le vendredi soir, puis elle avait appris, en lisant le premier article que mon cousin Juan Manuel avait écrit sur l'affaire, que la femme n'était pas allée travailler le lendemain et que sa colocataire était en Irlande depuis une quinzaine de jours.

Vous voyez ? J'avais raison.

Quant au livre qu'Olga avait dédié à la Précautionneuse, et qui a été retrouvé dans l'appartement de celle-ci, au troisième étage droite porte D, Olga n'en avait aucun souvenir. Elle n'a pas reconnu le visage de la jeune morte sur la photo que lui a montrée l'inspecteur qui l'a interrogée, ni sur celles qui ont été publiées dans les journaux. Mais peut-être est-ce une affaire de point de vue, se demande-t-elle : les photos avaient été prises de face, ou de trois quarts face. Or, cette femme à la vespa, elle ne l'avait vue qu'en plongée, depuis le quatrième étage, et, si elle lui avait effectivement dédié un ouvrage, Olga assise à la table chez un libraire ou à un salon, à une fête du livre, la femme debout, elle ne l'aurait vue qu'en contre-plongée, les traits tout autant écrasés par la perspective, le front, les sourcils

cachant l'œil et la bouche dans un sens, donnant l'illusion d'un menton collé aux narines et d'yeux réduits à une fente dans l'autre, elle ne l'avait donc connue que sous l'espèce de ces quasi-anamorphoses.

C'est du moins ce qu'elle a prétendu et qu'elle prétend encore aujourd'hui en revenant sur le sujet et en insistant paradoxalement d'autant plus que, le portrait et le mode de vie de la femme à la vespa s'étant précisés au fil de l'enquête, elle est de plus en plus persuadée que celle-ci n'était allée ni à un Salon du livre ni à une séance de signature dans une librairie, mais qu'elle était venue chez elle, au studio A4 droite un après-midi de congé, comme quelques locataires des deux immeubles de la sente de Zanzibar l'ont fait et le font encore, avec un livre en main à dédicacer (et comme je l'ai fait moi-même, me saisissant de ce prétexte pour rencontrer la Leeuwenhoek, dans l'espoir qu'elle m'apprendrait quelque chose sur mon cousin Juan Manuel Estrémadure, dont je n'ai plus de nouvelles depuis la fin du mois de juin).

Le livre que les policiers ont trouvé chez la morte, au D3 droite, date de 2003. Olga a donc très probablement vu de face la victime mais, en trois ans, ce visage a reculé dans les arrières-cours de sa mémoire, où il s'est laissé absorber dans la foule des visages des autres visiteurs, et encore des passants et des connaissances qui s'y sont accumulés depuis son enfance. Les très anciens visages, ceux des compagnes d'école communale, qu'elle se vante de se rappeler précisément, comme ceux des usagers du métro croisés la veille encore, et qu'elle a pourtant l'habitude, dit-elle, de bien regarder pour les retenir, tous désormais sont confondus comme s'ils avaient été ensemble malaxés.

Confrontée aux photographies de la victime et au souvenir de ce qu'elle en avait aperçu depuis son balcon du quatrième étage,

la vieille dame s'était dit que, pour y retrouver la femme à la vespa, il lui suffirait d'ouvrir son album personnel. En réalité, elle avait soulevé une lourde dalle, laquelle recouvrait une fosse commune, et, dans le charnier qu'elle avait alors découvert, elle n'était pas parvenue à isoler le moindre trait qu'elle aurait pu attribuer en toute certitude à la femme découverte assassinée sente de Zanzibar, dans l'appartement D3 droite le 28 mai 2006 – jour de la fête des mères, précise toujours Olga. Elle l'a oubliée, tout simplement. Elle ne peut même pas rendre à la jeune morte cet hommage élémentaire qui aurait consisté à se rappeler fidèlement son image. Elle s'en veut.

La Leeuwenhoek est souvent docte et sentencieuse. Par moments, j'ai été tentée de la traiter de vieille emmerdeuse, ainsi que l'a qualifiée mon cousin quand il a commencé de me raconter ses visites aux voisins de la jeune morte, mais je l'aurais fait comme lui avec un certain attendrissement, parce qu'à moi aussi Olga paraît bonne et généreuse. Elle a laissé sombrer, et pour l'éternité, le visage de la Précautionneuse dans la fosse aux figures, tout au fond, là où les visages, à égalité, perdent de leur substance et s'échangent leurs particularités jusqu'à devenir, irréversiblement, méconnaissables. Elle s'en veut, c'est ce qu'elle ne cesse de dire. Mais peut-être craint-elle que d'autres visages, des visages chers, cette fois, et non pas seulement celui d'une jeune morte anonyme, subissent le même sort. Peut-être craint-elle tout particulièrement de ne plus pouvoir rappeler à elle les traits du visage de ce fameux oncle Julius dont le nom, par cent fois, à tout propos, a surgi dans le flot de ses paroles, comme un madrier sur la mer qu'une vague ou un courant fait plonger et qui émerge, replonge et flotte de nouveau.

*

Elle parle et elle parle, je ne pourrai pas l'arrêter, les paroles vont s'écouler de sa bouche infiniment jusqu'à la nuit, peut-être même jusqu'à l'aube, mais le fauteuil est plus confortable que je le craignais quand je m'y suis assise, tout en teck véritable, rapporté des anciens comptoirs hollandais d'Asie par son oncle Julius, profond et épousant la forme du corps, avec des bras chacun pourvu d'une rallonge à déplier et sur laquelle poser le mollet, dans une posture, me dis-je, d'abandon colonial.

Le fauteuil, le bureau, la chaise et un divan recouvert d'un tissu magnifique sont les seuls meubles du studio de la Leeuwenhoek – en réalité une chambre avec salle d'eau mais sans cuisine, comme tous lesdits studios, initialement destinés à des étudiants, des deux immeubles de la sente de Zanzibar. Trois murs sont tapissés d'étagères pleines de livres – des romans et pièces de théâtre rangés par ordre alphabétique, avec un rayonnage réservé aux ouvrages de psychologie, de criminologie et de médecine légale – et de mille petits objets dont certains tiennent tout juste entre la tranche des livres et le rebord des étagères, tandis que la porte-fenêtre est flanquée de soieries peintes à la main et sobrement encadrées, de la même origine que le dessus-de-lit et le fauteuil aux bras dépliables. Le sol est entièrement jonché de tapis qui se chevauchent. Le studio ne s'éclaire pleinement que dans l'après-midi, et nous sommes un après-midi caniculaire de juillet, la pièce est belle, ordonnée mais pleine de couleurs et de vie et sans doute de mémoire, chaque bibelot doit avoir une histoire.

Olga enchaîne les digressions, je n'y prête plus guère attention, la lumière a quelque chose de comestible, il s'agit d'une lumière crémeuse et épaisse, dont je ne sais si elle me pénètre ou si c'est moi qui m'y baigne. Avec bientôt l'impression paresseuse et vaguement coupable d'avoir pris des vacances à l'étranger

pour me couper du monde. Même la chaleur, qui non seulement n'a pas désarmé malgré les orages de la nuit mais s'est comme chargée d'une couche de poisse, me paraît ici d'une autre nature que lorsque je l'ai éprouvée ces jours derniers et sur les deux cents mètres qui séparent la station de métro de la sente de Zanzibar, lourde, accablante, et assez pesante pour me donner l'illusion de raccourcir à chaque pas.

C'est le onzième jour de la guerre entre Israël et non pas exactement le Liban, mais le Hezbollah et ses alliés iraniens et syriens sur le territoire libanais, et voici que pour la première fois depuis la capture des deux soldats israéliens et la réponse israélienne, violente, disproportionnée et de toute façon inadéquate et inefficace, cette guerre me semble très lointaine, presque irréaliste, comme si le temps nécessaire pour aller de Paris à Beyrouth n'était rien comparé à celui que j'avais mis à venir jusqu'ici, à dix stations de métro et deux cents mètres à pied de mon point de départ, et que j'aurais pu compter en années-lumière, ou plutôt comme si j'avais fait un bond dans ce temps futur où la guerre serait terminée, faute sans doute d'avoir trouvé une solution, et où d'autres guerres, extérieures ou intestines, et d'autres affaires, criminelles ou politiques, repousseraient cette guerre-ci, avec les victimes qu'elle aurait faites, d'un coup de balai négligent, jusqu'au tas d'histoires sanglantes et de querelles de pouvoir qui constituent l'essentiel de la mémoire de l'humanité.

Car voici qu'Olga revient une fois encore au début de son récit, à cette heure où elle se force à s'accorder un repos mérité si la journée a été fructueuse, ou bien à renoncer si elle n'a pas encore sélectionné l'image, parmi toutes celles qui lui envahissent l'esprit depuis parfois plusieurs jours, la seule et unique, *le bon bout*, qui entraînera les autres dans son sillage et finalement les organisera selon une logique imparable.

*

Elle m'explique maintenant que c'est comme avec une bobine tout emmêlée, après que dans l'énervement on a cassé le fil en divers endroits, dont on a plusieurs fois tiré des segments inutilisables. Quand on a trouvé enfin le bon bout, dit-elle d'un ton docte, avec une autorité un peu lasse – c'est sans doute la mille et troisième fois qu'elle fait cette comparaison –, quand on l'a trouvé, la bobine se dévide avec facilité, et le système d'enroulement du fil autour de son axe paraît rétrospectivement élémentaire.

Or, élémentaire, comme le disait Sherlock Holmes à son cher Watson, il l'est toujours, effectivement.

La voix de la vieille dame n'est pas désagréable, je me laisse bercer par son bavardage, comme l'a fait mon cousin – et lui, tel que je le connais, d'une inébranlable patience, il aura calmement attendu que le flux de paroles se tarisse, tandis que je m'impatiente parfois –, car Olga Leeuwenhoek l'avait accablé du même préambule avant d'en venir au fait, m'a-t-il raconté, et elle-même me déclare à l'instant que, avec cette histoire de bon bout à saisir et à tenir et à ne plus lâcher, elle avait fortement encouragé Juan Manuel à poursuivre ses investigations sans se démoraliser.

Vous verrez, lui avait-elle dit, il en ira de même avec cette affaire. À un moment donné, parmi tous les éléments dont vous disposez et disposerez, il y en aura un d'où le reste découlera, et, quand le mystère sera enfin éclairci, le caractère rudimentaire, presque enfantin, du scénario criminel vous sautera à la figure. Car on finira bien par trouver l'assassin.

Je sais de quoi je parle, avait-elle cru bon d'ajouter.

Olga Leeuwenhoek est auteur de romans policiers.

Elle y travaille dans ce studio, son bureau, comme elle l'appelle, de 13 heures à 18 h 30 presque tous les jours.

*

Elle consent enfin à me parler de mon cousin. Je lui montre la seule photo de lui que je possède, prise devant la grotte d'Arpéa dans les Pyrénées, il avait seize ans. Oui, elle se souvient très bien de lui. Le contraire serait étonnant. Figurez-vous qu'on l'a vu presque tous les jours ici le mois dernier, puis tout à coup, plus du tout, j'ai pensé qu'il était parti en vacances.

Estrémadoure, s'il vous plaît, avait-il rectifié quand Olga Leeuwenhoek avait prononcé son nom à la française, après l'avoir lu sur la carte de presse qu'il leur avait tendue, à elle et au peintre Gaspard, de l'atelier 5, c'est là qu'elle l'avait vu la première fois. Avant même de leur serrer la main, il avait tapoté sur le *u* de son nom, en leur disant C'est un *ou*.

*

Malgré mon inquiétude, ce détail me fait sourire.

Juan Manuel était arrivé à la ferme de mes grands-parents durant l'été 1974, après avoir passé clandestinement la frontière espagnole avec ses parents qui fuyaient les derniers sursauts du franquisme moribond, et il rectifiait pareillement la prononciation de son nom, ajoutait immuablement C'est un *ou*, chaque fois que, dans l'espoir de le voir enfin sortir de ses gonds, de le faire déchoir du statut héroïque que nous lui avons conféré, nous présentions notre cousin lointain aux fils des voisins et à nos copains de vacances, en insistant volontairement sur le *u* d'Estrémadure, et en riant de lui, de son attachement farouche à son nom, comme de ses yeux clairs et de son teint pâle de Nordique, et de ses cheveux d'une blondeur elle aussi plutôt septentrionale. Mais il ne s'énervait pas ni ne tirait la moindre gloire de son histoire, il se contentait de faire *tt tt* avant d'insister sur le *ou* d'Estrémadure, avec une obstination cependant patiente, et de parler de sa fuite avec ses parents à travers les Pyrénées en

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2008. N° 98050 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

